

## MIRBEAU ET L'AMITIÉ FRANCO-ALLEMANDE

### Un nouveau document

On sait qu'Octave Mirbeau était allergique à l'hystérie revancharde et à cette "rage" contagieuse qu'est à ses yeux le pseudo-"patriotisme" (1). Il a en conséquence prêché avec persévérance en faveur de l'amitié franco-allemande, facteur indispensable au raffermissement de la paix en Europe, toujours menacée par les crialleries xénophobes des nationalistes de tous bords, et aussi au développement économique et social des deux peuples. Depuis ses articles de *Paris-Journal*, où, en 1880, il dénonçait les méfaits du "sentiment national" (2) ; depuis son reportage des *Grimaces* de 1883 sur l'Alsace annexée, où il chantait de façon provocatrice la douceur de l'occupant, bien préférable aux opportunistes qui avaient fait main basse sur la France ; depuis sa chronique de 1884, où il entendait mettre un terme à la légende du vilain Allemand (3) ; et, surtout, depuis le sulfureux chapitre II du *Calvaire* qui, en novembre et décembre 1886, avait soulevé l'ire des professionnels du patriotisme, après avoir été censuré par la "déroulédique mère Adam" dans les colonnes de la *Nouvelle revue* (4) ; jusqu'à son article de mai 1907 sur la *Salomé* de Richard Strauss (5) et, plus encore, jusqu'à *La 628-E 8*, qui paraît en novembre 1907, et suscite de nouveaux scandales, Mirbeau n'a cessé d'exprimer sa "sympathie" pour un peuple mal connu et mal jugé par des Français majoritairement pusillanimes et paresseux, et de plaider, inlassablement, pour que se développent les échanges multiformes - commerciaux, artistiques, littéraires et scientifiques - entre les deux pays.

L'esbroufant succès de *Les Affaires sont les affaires* sur toutes les scènes allemandes - le chef-d'oeuvre théâtral d'Octave est joué par dix troupes différentes dans cent-cinquante villes du Reich ! - , puis le voyage en voiture que Mirbeau effectue en Allemagne en mai 1905, achèvent de le convaincre de l'impérieuse nécessité, pour un pays comme la France, dont les habitants lui apparaissent si souvent sales, incultes, misonéistes et rétrogrades, mais qui est riche de leur épargne, de prendre exemple sur la propreté, l'efficacité, le sens de l'innovation et le goût esthétique des Allemands éclairés, pour qui il a les yeux de Chimène. De Dusseldorf, il écrit alors à l'acteur Maurice de Féraudy, l'immortel créateur d'Isidore Lechat : "J'ai une impression forte de richesse, de travail, de solidarité extraordinaire. C'est instructif, je vous assure. Je vous raconterai mes impressions, à mon retour. J'en ai l'esprit plein à éclater, et des nouvelles. En France, nous nous endormons, tandis que les autres pays marchent, marchent. Dame ! quand on a un Delcassé !!!" (6).

Delcassé, voilà précisément l'obstacle majeur au rapprochement franco-allemand qu'il appelle de ses vœux. Député radical de l'Ariège, Théophile Delcassé est l'inamovible ministre des Affaires étrangères depuis 1898. Dans six gouvernements successifs, il a mené une politique délibérément hostile à l'Allemagne, persuadé qu'un affrontement militaire était inéluctable. Dans l'espoir de l'isoler, il a tissé des liens d'amitié avec, non seulement la lointaine Russie, alliance contre-nature que Mirbeau n'a cessé de stigmatiser, mais avec nos autres voisins, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne, dont les souverains sont venus tour à tour en visites officielles en France (7). Ce qui n'est pas sans irriter ni inquiéter le gouvernement allemand. Or, précisément, quelques jours après le retour du romancier à Paris, Delcassé est contraint à donner sa démission, le 6 juin 1905, sur pression directe de l'Allemagne, dit-on, après une violente altercation avec le président du Conseil, Maurice Rouvier, l'homme des banques, partisan de calmer le jeu. Le différend a été provoqué par la perspective d'une conférence internationale consacrée au Maroc, et réclamée par le chancelier allemand Bülow, au lendemain de la tapageuse visite du *Kaiser* Guillaume II à Tanger, le 31 mars (8). Alors que Delcassé voulait repousser les exigences allemandes, n'y voyant qu'"un bluff", au risque de provoquer une aventure militaire qui eût eu toutes chances d'être désastreuse, Rouvier préféra, selon le mot de Chastenot, "braver l'impopularité pour sauver la paix" (9).

Il faudra cependant attendre le 1er juillet pour que, poussé par Théodore Roosevelt, le bouillant président républicain des États-Unis, Rouvier, qui a assumé lui-même la succession de Delcassé, annonce à l'ambassadeur d'Allemagne que le gouvernement français se rallie au projet de

conférence sur le Maroc. En échange de cette concession d'importance, et en signe de bonne volonté, le gouvernement allemand reconnaît à la France des "intérêts spéciaux" au Maroc du fait du voisinage de sa colonie d'Algérie. Le programme de cette conférence internationale, qui se tiendra en Andalousie, à Algesiras, sera mis au point le 28 septembre suivant (10).

La démission forcée de Delcassé et la perspective d'une conférence permettant de régler par la voie diplomatique un conflit inter-impérialiste lourd de menaces de guerre, semblaient donc ouvrir durablement une période de paix en Europe (11), et Mirbeau s'en est naturellement enthousiasmé. C'est probablement de cette époque - été ou automne 1905 - que date le texte sans titre qui suit. J'ignore où il a été publié, et même s'il l'a bien été, et je reproduis le texte d'après le manuscrit (12). Il s'agit probablement de la réponse à une enquête ouverte par un journal, vraisemblablement étranger (13), à laquelle il a dû s'empresse de répondre d'autant plus volontiers que, depuis son départ de *L'Humanité* de Jaurès, en novembre 1904 (14), il n'a plus de quotidien où placer sa copie. Dans le droit fil des Lumières, il y célèbre les vertus pacificatrices de la vraie science, qui n'a rien à voir avec les caricatures qu'en donnent les charlatans du scientisme. La pénétration de la connaissance dans les cerveaux les plus obtus, la multiplicité des contacts entre les peuples, l'élévation du niveau de vie, et par conséquent l'uniformisation des modes de vie, par-delà les différences de moeurs, la confrontation des artistes et des écrivains par-dessus les frontières, grâce à ce "langage universel" qu'est l'art, autant de symptômes d'une culture internationale en train de naître, qui tend à l'universalité, et qui est donc porteuse "de pacification et d'harmonie".

Alors qu'il a été si souvent en proie aux démons du nihilisme, voici notre imprécateur saisi d'une euphorie communicative. Sans doute espère-t-il, en martelant ses convictions, combattre le scepticisme fauteur de guerres ; et son ton inhabituellement consensuel - il parle par exemple de "haines légitimes" - n'a-t-il d'autre but que d'inciter ses lecteurs, quels qu'ils soient, à combattre leurs vieux démons et à remiser leurs rancunes d'un autre âge au magasin des accessoires. Mais que peuvent les pauvres mots d'un "homme de bonne volonté" contre les intérêts des marchands de canons et l'hystérie des foules ? On comprend l'étendue de sa désillusion et de son désespoir, quand "l'horrible obsession de la guerre", qu'il croyait exorcisée, précipitera les deux peuples si fraternels dans les inexpiables boucheries de la première guerre mondiale, et quand, derrière le visage avenant du bon Allemand cultivé et esthète, à "l'impeccable loyauté", se profilera le casque à pointe du militarisme prussien, aussi sanglant et inhumain que le militarisme français, mais dont il avait sous-estimé le poids décisif.

Pierre MICHEL

#### NOTES

1. Dans "La Rue", *Le Gaulois*, 8 mai 1887 (article recueilli dans ses *Chroniques musicales*, à paraître début 1995 aux éditions Jean-Claude Lattès).
2. "Le Sentiment national", *Paris-Journal*, 9 avril 1880.
3. "La Légende du chancelier", *Le Gaulois*, 22 décembre 1884.
4. La préface à la neuvième édition du *Calvaire*, où Mirbeau expose sa conception du vrai patriotisme, est recueillie dans notre édition des *Combats littéraires* (à paraître).
5. Recueilli dans les *Chroniques musicales*.
6. Lettre de Mirbeau à Maurice de Féraudy du 17 mai 1905 (collection Pierre Michel).
7. Il est à noter qu'à son retour d'Allemagne, et au lendemain du sanglant attentat perpétré à Paris, rue de Rohan, contre le roi d'Espagne Alphonse XIII, dans la nuit du 31 mai, Mirbeau a subi une perquisition dans son appartement de l'avenue du Bois, le 1er juin 1905 ! La raison en était que son nom figurait dans le carnet d'adresses du compagnon anarchiste Charles Malato, que la police soupçonnait à tort...
8. L'empereur d'Allemagne y avait affirmé la souveraineté du Maroc et exprimé sa détermination de "sauvegarder efficacement", face aux visées françaises, "les intérêts de l'Allemagne".
9. Jacques Chastenot, *Cent ans de République*, Tallandier, 1970, t. III, p. 340. Rouvier aurait déclaré : "Vingt-quatre heures de plus et on aurait eu la guerre".
10. La conférence d'Algesiras s'ouvrira le 16 janvier 1906 et s'achèvera le 7 avril suivant. Elle constituera un revers pour l'Allemagne, dans la mesure où on y reconnaîtra "les intérêts spéciaux" de la France au Maroc.
11. En fait, la détente ne sera pas vraiment durable, et l'inquiétude renaîtra dès le mois de décembre 1905 : la rupture, par le tsar Nicolas II, le 2 décembre, de l'accord signé le 24 juillet avec le *Kaiser*, à Bjørkoe, relancera en effet

la question marocaine et irritera le gouvernement allemand. Le 6 décembre, Bülow prononcera un discours menaçant, et, le 16 décembre, Rouvier réaffirmera les droits de la France sur le Maroc.

12. Collection particulière.

13. Soit un journal belge, soit un journal de langue allemande. Peut-être la *Neue freie Zeitung* de Vienne, qui publiera, le 14 juillet 1907, un autre article de Mirbeau sur le même thème. Je souhaite qu'un étudiant ou universitaire allemand ou autrichien puisse dépouiller la collection de ce journal, auquel a également collaboré Anatole France, à la recherche des articles que Mirbeau n'a pas dû manquer d'y donner pendant les premières années du siècle.

14. Sur la collaboration de Mirbeau à *L'Humanité*, voir notre biographie, pp. 743-750.

## TEXTE DE MIRBEAU

Un fait énorme et consolant domine l'Europe, en ce moment. Nous voyons se lever, enfin, sur elle, l'aurore magnifique de la civilisation. Nous sortons enfin de la nuit pour pénétrer dans la lumière (1). C'est une autre histoire qui commence et que la Science écrit, chaque jour, en actes durables. Bien plus que la sagesse des hommes, qui sont encore des enfants, mais qui apprennent à devenir des hommes, et malgré l'obscur esprit de la politique qui se refuse à l'avenir et se complaît dans le passé (2), la science éloigne des peuples, chaque jour davantage, les menaces, l'horrible obsession de la guerre. Par la force invincible de rajeunissement qui est en elle, par ses découvertes, appliquées partout, qui multiplient les contacts entre toutes les nations, qui les rendent quotidiens, s'atténue sensiblement ce que l'idée de patrie a contenu jusqu'ici d'exclusif, d'agressif et de véritablement barbare (3). Nous avons un idéal plus large. Nous commençons à nous regarder avec des yeux plus universels, et nous nous étonnons d'être si pareils, d'avoir un même cœur, un même cerveau, des aspirations identiques, et jusqu'à des souffrances communes, par quoi nous nous découvrons fraternels. Voilà le fait immense et nouveau. On se hait moins depuis qu'on se connaît mieux ; car il en est des peuples comme des individus ; le tout est de se connaître. Et les malentendus - sur quoi vivent les gouvernements (4) - s'évanouissent... Les moeurs particulières à chaque pays qui dressaient, parmi les hommes des barrières hargneuses, bien autrement difficiles à pénétrer, à renverser, que les lignes armées des frontières, se fondent, s'effacent, pour s'unifier, en quelque sorte.

Et comment pourrait-il en être autrement ?

Berlin ressemble à Paris, Paris à Vienne (5), Vienne à Londres, Londres à New-York. On circule librement, comme en promenade, d'une ville à l'autre. C'est, entre les grandes capitales du monde, un va et vient incessant, des échanges continus - échanges d'affaires, d'idées, de sentiments, de plaisirs, qui non seulement créent des intérêts réciproques (6), de plus en plus forts, mais aussi des relations de plus en plus stables, de plus en plus courtoises... Et de la courtoisie à l'amitié, la distance n'est pas longue à franchir.

Avec la science qui aplanit les frontières, jette des ponts sur les fleuves et sur les mers, rapproche les montagnes et les habitudes, crée de l'internationalisme, c'est-à-dire de l'humanité partout, la littérature et l'art sont aussi de puissants agents de pacification et d'harmonie (7). Malgré la différence d'expression qu'ils empruntent au génie de la race - différences d'ailleurs purement de forme et de pittoresque - la littérature et l'art ont un langage universel, qui est le langage même de l'humanité (8).

J'aime le peuple allemand, j'aime sa force tranquille, sa logique obstinée, sa carrure morale, sa pensée profonde, et son impeccable loyauté. Et je l'aime, surtout, de ce que je sens, profondément, que de tous les peuples d'Europe, le peuple allemand est celui qui nous aime le plus sincèrement, qui nous aime le mieux (9). Nous avons besoin l'un de l'autre ; nous nous complétons l'un par l'autre (10). Et je me réjouis de voir que, tous les deux, Français et Allemands, nous comprenons cette vérité, et que nous nous passionnons à lui donner une forme plus active et plus intimement vivante.

Dès 1880, à plusieurs reprises, dans la presse française (11), j'ai pu exprimer cette sympathie, alors qu'il y avait danger à l'exprimer, devant des concitoyens leurrés par des haines légitimes (12), mais que je soupçonnais transitoires, et souffrant de cruelles blessures qui se

fermeront, un jour, je l'espère. Et cette sympathie, depuis, je l'ai symbolisée, en quelque sorte, dans un livre douloureux (13), qui me valut bien des horions, mais où je tenais, par-delà les colères du moment, à affirmer ce que je pensais être la vérité. Elle s'est réalisée, en partie du moins (14). J'ai donc le droit, aujourd'hui que bien des choses sont apaisées, aujourd'hui que les relations entre la France et l'Allemagne grandissent et se resserrent, chaque jour davantage, par des visites multipliées, par des travaux communs, de renouveler cette déclaration, déjà ancienne, sans être suspecté de le faire par un vil intérêt, et pour flagorner un pays qui m'accueille (15), qui nous accueille tous, écrivains, artistes, penseurs, savants de France, avec tant de bienveillance cordiale et joyeuse.

#### NOTES

1. Cette opposition entre "la nuit" et "la lumière", "la civilisation" et "la barbarie" situe clairement Mirbeau dans la continuité de l'humanisme des Lumières, dont il se réclamait déjà dans ses *Lettres de jeunesse à Alfred Bausard* (Éditions du Limon, Montpellier, 1989)..

2. Mirbeau écrivait en 1895 : "La politique, par définition, est l'art de mener les hommes au bonheur ; dans la pratique, elle n'est que l'art de les dévorer. Elle est donc le grand mensonge, étant la grande corruption" ("Clemenceau", *Le Journal*, 11 mars 1895 ; article recueilli dans ses *Combats littéraires*). Dans *La 628-E 8* (1907), il écrira qu'"être un homme politique", c'est "ne rien comprendre aux aspirations de son temps" (Éditions Nationales, 1934, p. 296).

3. Dans sa préface à la neuvième édition du *Calvaire*, prépubliée dans *Le Figaro* du 8 décembre 1886, Mirbeau écrivait : "Le patriotisme tel que je le comprends, ne s'affuble point de costumes ridicules, ne va point hurler aux enterrements, ne compromet point, par des manifestations inopportunes et des excitations coupables, la sécurité des passants et l'honneur même d'un pays. [...] On tremble que le patriotisme ne fasse une de ces frasques dangereuses qui peuvent amener d'irréparables malheurs" (article recueilli dans ses *Combats littéraires*).

4. Dans le "Frontispice" du *Jardin des supplices*, Mirbeau écrivait de la même manière : "S'il n'y avait plus de meurtre, il n'y aurait plus de gouvernements d'aucune sorte, par ce fait admirable que le crime en général, le meurtre en particulier, sont non seulement leur excuse, mais leur unique raison d'être" (Folio, p. 44). De même que le meurtre, les "malentendus" entre les peuples, qui entretiennent les frictions et les risques de guerre et de meurtres collectifs et sacrificiels, sont "l'excuse" et la "raison d'être" des gouvernements.

5. Mirbeau a visité Berlin et Vienne à l'occasion de la création des *Affaires* dans ces deux capitales, fin septembre et début octobre 1903. Il est retourné en Allemagne - mais pas à Berlin - en mai 1905, et évoquera son voyage deux ans plus tard dans *La 628-E 8*.

6. Vers la même époque, Mirbeau déclare plaisamment, à propos du triomphe rencontré par *Les Affaires sont les affaires* en Allemagne grâce à l'*impresario* berlinois Sliwinski, qui s'y entend à défendre les intérêts des auteurs français en même temps que les siens : "Si M. Adolf Sliwinski continue comme il a commencé, il nous aura bientôt rendu, en droits d'auteurs, nos cinq milliards"... (lettre à Davenay, *Le Figaro*, 11 octobre 1905)

7. Dans sa préface au *Calvaire* (*loc.cit.*), Mirbeau écrivait déjà : "L'Art et la Philosophie rompent les cercles étroits des frontières et débordent sur toute l'humanité".

8. *Leitmotiv* de Mirbeau, pour qui l'art est un moyen, pour les âmes d'élite - et l'admirateur en fait partie, au même titre que les grands créateurs - , de communiquer, non seulement par-dessus les frontières, mais également par-dessus les siècles.

9. Mirbeau en apportera l'illustration dans le chapitre VIII de *La 628-E 8*, à l'occasion d'une réception chez un "riche industriel" amateur d'art français, et notamment de Maillol et de Vallotton (cf. *Combats esthétiques*, t. II, pp. 465-466).

10. Dans *La 628-E 8*, Mirbeau déclarera : "Une Allemagne ruinée, ce serait un malheur universel. Puisqu'il est bien entendu que nous ne sommes, nous autres Français, que des prêteurs d'argent - on nous appelle les usuriers du monde - , puisque d'autre part, par paresse, par timidité, par manque d'outillage... et par excès de richesses, nous avons renoncé à toutes conquêtes, et même à toutes concurrences industrielles - , pourquoi ne serait-ce pas nous qui donnerions à l'Allemagne l'argent dont elle a besoin ? L'Allemagne est honnête, travailleuse, persévérante ; elle a accompli un effort immense, digne d'admiration... Elle mérite d'être soutenue dans cet effort, qui est un effort de civilisation" (*loc.cit.*, pp. 292-293). Même analyse dans l'article sur *Salomé* de mai 1907 (recueilli dans ses *Chroniques musicales*).

11. Notamment le 22 décembre 1884, dans "La Légende du chancelier" (cf. *supra* le début de notre introduction).

12. L'expression surprend sous la plume de Mirbeau. Pour que son discours pacifique n'irrite personne et ne soulève aucun tollé, il est amené à faire des concessions de pure forme à ses ennemis de toujours, les "patriotes", auxquels il accorde en quelque sorte des circonstances atténuantes (les "cruelles blessures").

13. Allusion au *Calvaire*, dont le chapitre II souleva l'ire des nationalistes et des républicains de tous bords. Le baiser au Prussien mort scandalisa tout particulièrement, en plaçant, rayonnant au-dessus de la meurtrière idée de patrie, un idéal de fraternité internationale. Cf. notre biographie d'*Octave Mirbeau*, pp. 291-294.

14. Allusion probable au rapprochement franco-allemand esquissé en juillet 1905 (cf. *supra* notre introduction).

15. Mirbeau fait référence au triomphe remporté outre-Rhin, non seulement par *Les Affaires*, mais aussi par *Scrupules* et par *Le Portefeuille*, deux de ses *Farces et moralités*..